16° Y² 21681

françois
poirié

la passade légendaire

roman

flammarion

93
1.2

LA PASSADE LÉGENDAIRE

16092
47687

FRANÇOIS POIRIÉ

LA PASSADE LÉGENDAIRE

FLAMMARION

DL-20-09-1983-25618



© FLAMMARION 1983
Printed in France
ISBN 2-08-064591-9

I

Au départ de la bouche, les mots métalliques accrochent les lèvres, lèvres surprises, langue glissant sur les mots. Plus que les mots, la langue seule au centre de la bouche lèche les lèvres, lèvres blessées qui entourent les mots et en avalent, qui adoucissent, qui accompagnent si bien ces mots, jusqu'à pénétrer le cœur, percer le cœur offert. Dans les yeux éclaboussés, l'effarement des papillons.

Et toujours couché à même l'autre corps, sentir le balancement, toujours le cœur, à chaque mouvement, le cœur battant, revenir sur cet objet de hantise, le cœur. Ne pas parler, juste promener nos mains, chercher. Je demande tes lèvres, tes yeux, tes cheveux, lisérés noirs qui bordent ton visage, le dessinent parfaitement, le finissent. Se voir, se donner forme, se donner l'instant pour mémoire.

Et toujours inséparable de l'autre corps, sentir sous soi le poids du cœur, sentir ce cœur battre à son tour, ressentir et ne rien vouloir en dire, laisser s'échapper les souffles, ne rien dire, sourire, devenir statue, jamais ne rien laisser paraître de la demande d'amour.

Ne parle surtout pas, ne t'éloigne pas.

Ne me laisse pas pour mort, ne me quitte pas. La peur de perdre le mouvement, de rater le pas, le pas à prendre quelquefois, la peur d'aller trop avant avec les mots, de lâcher la cadence, cette peur fait parler avec ce cœur battu, si proche, sans le voir.

Dans la nuit, deux êtres, le sourire et les yeux fermés à l'univers, se sont endormis.

La chambre fermée baigne dans une lumière de demi-jour. Qui garde les yeux ouverts voit ce jour s'annoncer, vague, l'aube s'étendre à la nuit et la lumière du jour contenir la chambre, ouvrir le carré, jouer sur le lit océan désert des formes fermées de la nuit.

L'amour le crime auront cette chambre pour théâtre.

Bientôt, le jour comprend la chambre tout entière plongée dans la nuit il y a un instant à peine, le jour puissant à donner les visages, les yeux fendus, les plis sur les lèvres, le jour si fort, fort à ouvrir cette chambre des profondeurs.

Le jour embrasse celui qui veille à celui qui est comme mort, celui qui regarde celui qui dort.

Passade, histoire d'un jour.

Encore le vertige d'être choisi, de préférer la douleur au silence. Ce n'est pas l'illusion mais le vrai silence, l'absence, le temps du passage, le temps de se meurtrir et de se perdre.

Un après-midi, cet été, nous étions à Rome, nous dormions dans un souffle, respirant à peine pour ne pas perdre notre fatigue, si grande, si difficile à tenir. Elle nous accable, elle fait mal, elle réveille le désir tant elle est forte, sourde plainte, source souterraine, la fatigue de Rome, souveraine.

L'étendue se trouble, les lèvres bougent, frémissent, la bouche tressaille à chaque battement du cœur, le visage est serein, le cœur repose mais vivant, découvert, mis à nu, il souffre, il se débat, il

déborde le sommeil, il sort de la mort, les yeux s'ouvrent.

Je te regarde.

En sentinelle immobile, gardienne du temple, je te regarde. Sentinelle impuissante qui au matin voit la ville vide, le temple dévasté, rase campagne, mer calme, désert.

Rapproche-toi, tu es si loin de moi, si loin, loin, lointain bruit de marées, bruit de vase remuée, vagues trébuchantes, voix tenue au silence. Pour toi, l'amour perdu ravalé se rend à la lumière du jour tout l'amour passé rendu à son ampleur à sa juste couleur le noir de tes yeux noirs pierres de porcelaine cercles noirs de la fragilité regarde je suis un autre dans toi je me perds je m'éprends de toi je vois ton visage venir à moi plus près, la nuit s'étendre, nos yeux se faire noir absolu.

Je suis silencieux, là, à te regarder, aveugle et dénudé, mon amour déposé sur tes yeux refermés, mon amour t'est abandonné.

Sans parler, sans mots pour calmer le désir ou pour toucher l'autre endormi, nous sommes morts, éloignés, différents, dans une chambre.

Et encore recommencer, rencontrer, retenir, revenir sur ses pas, dire le premier le premier mot. Quel est ce mot vivant ? Ton nom. Tombeau parade parodie de l'amour paroles amènes pas de sourire pas d'amour pas d'amour pas de vie rien le mur visage contre visage de l'autre côté du mur l'éblouissement. Quelquefois ce qui passe nous arrive, nous touche. Nous tombons.

Dans la chambre, nulle présence, nous sommes seuls, nous faisons l'amour, nous faisons silence. S'apercevoir de nous, prononcer nos noms, parler, se heurter à ces mots manquants, ces frontières. Comment s'abandonner ? Franchir le mur ? La faiblesse de nos voix, pareillement blanches, intérieures, nous fait peur. Nous attendons la nuit.

Nous sommes séparés du monde. A Venise, nous faisions corps avec l'air, les ruelles, les eaux ou transparentes ou noires, nous allions ensemble, nous regardions au même endroit. Nous nous retrouvions dans une foule de figures et de masques, nous nous trouvions bien dans cet amas de corps, dans ce fatras. Pourquoi maintenant nos regards diffèrent-ils ? Se heurtent. Au monde. Entre eux.

Là-bas, de temps en temps, nous quittions la terre, l'île et l'eau, nous faisions surface, noyés, respirant à peine, il nous fallait un palais plus sûr, gagner un abri, une rive. Nous marchions longtemps, guidés par ces heures lentes des après-midi blanches de février — le temps s'arrête — nous cherchons éperdument le cœur de ce monde, qui serait notre lieu, notre halte.

Courbes sous soleil, nous avançons à

grand-peine, ou nous sommes saisis ou nous nous aimons couchés, ombres sur soleil.

Ciel et mer se confondent ; sur l'horizon, une simple ligne se dessine ; le convoi de la passade lentement chemine sur la crête du mur, de la montagne, se pose sur la vague, se présente à nous. Au loin, le ciel se construit avec la mer, la ligne se fait et se défait. Entre ciel et mer, entre ces silences, nos deux regards font un tout. Venise apparaît.

Aller vers ce nouvel horizon, cette ligne de fuite, faire le tour de Venise et s'enfouir, se laisser prendre la main, se laisser conduire dans cet asile des yeux.

Un cercle se trace autour de nous, l'étau se resserre, une géographie se précise. Nous sommes sous l'emprise de cet empire d'éclats, prisonniers de cette Asie. Approcher du bonheur par des milliers de voies et pas une n'est préférable à une autre, toutes nous appellent, nous reflètent la vérité Venise.

Il ne faut pas avoir peur. J'ai peur. Il ne faut pas.

Nous nous sommes séparés de Venise. Nous nous quittons de plus en plus, malaise, mots qui hésitent, bouche malade, mots qui ne se disent pas seuls, mais avec quoi, fièvre, paralysie de la langue, langue tuméfiée, insensible, brûlée. A mille lieues d'imaginer la mort, nous avons peur, si loin, si loin de la vérité.

Quelle est la voie à suivre ? Mille voies. Pas une n'est la bonne. Essayer. Vœu de vérité. Mille et pas une n'est meilleure ou si elle l'est, nous ne le saurons pas. Tout essayer, tout faire pour ne pas trop mourir, ne pas souffrir, mais pas de choix possible, pas de pouvoir.

Prends ma main retire-toi après oublie. J'aimerais rester attendre avec toi. C'est toujours toi que j'attends toujours seulement toi. Qu'attends-tu de moi ? Des mouvements de tes lèvres et de tes yeux, tes mots. Qui disent quoi ? Suggèrent l'amour disent l'amour la vérité sur l'amour. Tu es fou.

Nous ne nous quitterons jamais tout à fait. Nous nous éloignons pour trouver les mots manquants.

Ne me dis rien, rien de ce que j'imagine. J'ai sous mes yeux tes yeux pour

m'éviter de mourir, de trop souffrir. Je vois ce que je veux. Dans le noir de tes yeux, tout est écrit, je lis ;

, plaisir. Rien ne nous séparera davantage que l'aveu.

Nous restons silencieux en notre lieu et dehors murmurons l'aveu... La peur se maintient, le sentiment aidant. Nous portons l'accent sur de fausses images, des représentations, nous ne nous révélons pas. Venise disparaît peu à peu sous l'élan du complot qui nous réunit, cette passade compulsée. Nous songeons à regagner Paris.

J'attends un mot assez fort pour percer les murs, dire l'amour et son envie. Entre les silences, j'entends murmurer les voix, je devine les corps cachés derrière.

Deux chambres, donc deux espaces, deux visions, deux versions d'une même scène. Mais aussi un passage entre les chambres ; une porte ouverte laisse aller les voix, livre passage au désir libre.

Donc, d'un côté les deux voix, et de l'autre, un garçon attaché allongé nu dans la chambre à la cheminée éteinte. Les voix passent à travers les murs ajourés, elles passent sur le corps prisonnier, sur les yeux, la bouche. Elles viennent de derrière les murs, voilées, elles ne disent rien, arrivent, touchent le cœur, arrivent à pénétrer la chambre noire et le cœur confus, et elles font trembler les lèvres.

De derrière les murs, les voix, les corps indivisibles. Les corps se cachent derrière les voix qui fondent le désir.

J'entends, j'imagine, je ne vois pas.

Mais comment dire cette douceur ?... C'était plus qu'entendre, c'était être déjà avec eux, basculé de l'autre côté. C'était être là, sans toi, avec eux et leurs gestes.

Ils me prennent avec eux, me détachent, m'habillent, ils me soulèvent de terre, ils m'éloignent de toi. Voilà les gestes d'amour.

Ils entrent dans la chambre. Ils me bandent les yeux, m'attachent les mains, se mettent nus près de moi, m'ignorent, ne me touchent pas. Ils m'aiment ainsi, gestes liés aux mots étouffés, mains impuissantes, peur feinte. Léger rouge sur ma bouche et sur leurs doigts et sur leurs sexes. Même si mon cœur était attaché à eux, ils chercheraient encore à m'emprisonner, à me prendre plus, à me tenir soumis. Ils me demandent des gestes, m'obligent à l'amour, ne me touchent pas. Nous ne parlons pas, occupés à camoufler ce crime avec le sable de la bouche et des mains.

Ce n'est rien. Je suis loin de toi. J'ai moins peur de te perdre. J'attends des mots. Perclus. Les dire apaiserait ma crainte. Je ne les retrouve pas, je ne retiens rien, j'avale le monde.

A l'intérieur de la bouche, les mots disent les choses, l'amour l'amour, les dents mordent dans les lèvres, la langue se saisit de l'autre langue, et les mots se perdent ainsi. Seules restent les choses sans un mot dessus. Blanc sur blanc.

Tu restes silencieux. Je n'entends pas un appel, pas un cri. M'aurais-tu quitté sans un mot ?

Non, tu es à deux pas de moi, tu peux me prendre la main. Tu ne le fais pas. Tu ne parles pas. Tu ne me regardes pas.

A Venise, le matin, le ciel est gigantesque. Seuil de Venise, seul bleu, le ciel. Au-dessous, Venise rouge et grise, Venise privée de bleu. Même l'eau est noire, et le ciel ne se voit pas.

Sur la photographie, le soir tombe, seule l'immense étendue de ciel est blanche au-dessus de toi, toi légèrement adossé au garde-corps d'un pont, les mains jointes, le visage fermé, les yeux

noirs, pleins, sombres mondes devant lesquels mon regard est arrêté, refusé.

Tu n'accroches pas les couleurs, tu ne retiens pas la lumière, tu t'effaces.

C'est un jour blanc, la lumière est aveuglante, le ciel est d'un bleu profond comme projeté, pétri par l'eau des canaux. Nous marchons bas sous le soleil, nous ne trouvons de repos qu'à regarder le ciel. Rien n'arrivera plus, dit ce ciel. Nous ne lui répondons pas.

Partagés entre des chambres, des villes, des êtres différents, nous vivons de passades et d'histoires anciennes.

La passade, c'est l'histoire d'un côté, l'histoire unique, flamboyante. De l'autre côté, il y a tout ce qui se voit, s'apprend. Nous sommes enfermés loin de cette illusion réelle.

Vraie et fausse, parfaite, lisse, travaillée à l'extrême, avec ces départs, ces villes étrangères, ces retours à Paris, notre histoire était parallèle à une histoire générale, commune à tous, où tous se retrouvent, se perdent. Nous vivions enfermés dans une chambre et la chambre s'ouvre,